

CLAVANDIER, Gaëlle, *Sociologie de la mort, Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2009, 247 p.

Gil Labescat

Volume 23, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007597ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007597ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labescat, G. (2011). Review of [CLAVANDIER, Gaëlle, *Sociologie de la mort, Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2009, 247 p.] *Frontières*, 23(2), 74–74. <https://doi.org/10.7202/1007597ar>

femme au teint basané, qu'on devine être l'ogresse. Ce choix, qui peut surprendre (car c'est plutôt la bouche, l'organe de l'ogre), est judicieux. Le regard que l'on aperçoit dévie. Ce n'est pas le lecteur qu'il observe, mais son prochain repas. Ce regard suggère l'attente, la prudence et l'avidité.

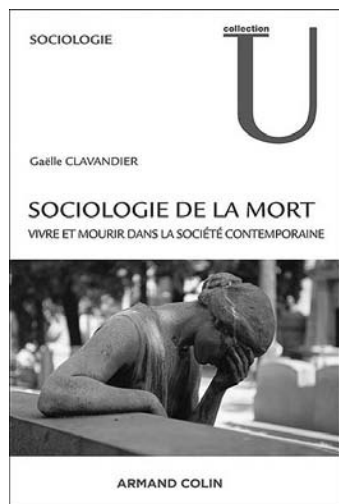
Autant dire que la table est mise pour une lecture certes macabre, mais capiteuse. En attendant de lire ce récit ou pour en accompagner la lecture, le lecteur prendra sans doute plaisir à visionner la vidéo promotionnelle réalisée par Sébastien Croteau, disponible sur le site Web de l'éditeur.

Patrick Bergeron

1. Le dictionnaire électronique Pons traduit le mot ogre au moyen d'une périphrase: *Menschen fressendes Ungeheuer*, c'est-à-dire «monstre mangeur d'humains».

CLAVANDIER, Gaëlle **Sociologie de la mort** Vivre et mourir dans la société contemporaine

Paris, Armand Colin,
coll. «U», 2009, 247 p.



Sociologie de la mort est un ouvrage très universitaire qui semble réunir les ingrédients qui lui permettront de devenir un classique des études sur la mort. Après avoir publié *La mort collective* en 2004, Gaëlle Clavandier atteste ici son expertise sur les problématiques sociales relatives à la mort. Son titre laissant penser qu'il ne s'agit que de sociologie est

trompeur car ses propos viennent passer en revue un large éventail des sciences sociales. Aussi bien l'histoire, la psychologie, que la philosophie ou l'anthropologie de la mort et du mourir y sont abordées. Plus encore, loin de se cantonner aux recherches francophones, voire strictement françaises, l'auteure expose des analyses importantes de l'histoire des études sur la mort venant d'ailleurs – notamment Royaume-Uni et États-Unis – ainsi qu'une bibliographie subséquente. Ce livre ouvre la voie à une bonne introduction aux sciences sociales de la mort. L'auteure dresse un portrait du paysage analytique des phénomènes touchant à la mort et au mourir en présentant, non seulement les différentes phases de construction de l'objet d'étude de la mort, mais également sa continuité heuristique et les transformations analytiques tout au long de l'histoire des sciences sociales. Sa présentation des recherches est structurée sans faire l'économie d'une réflexion critique rigoureuse, ni simplification excessive d'un domaine d'étude complexe et éclectique. L'ouvrage se divise en trois grandes parties: «L'expérience de la mort», «De la mort au mourir» et «Les enjeux contemporains».

L'auteure commence la première partie en explicitant de quelle manière la mort a été construite comme objet d'étude. Entre l'expérience de la mort, donnée biologique, et son analyse, en tant que phénomène sociologique, un fossé a été franchi sans ambages, tant par les philosophes que par les historiens, anthropologues, sociologues et psychologues. Désormais, «ce sont les formes du mourir qui nous sont accessibles et c'est le rapport à la mort qui est travaillé par les vivants» (p. 15). En effet, la mort, d'abord et avant tout réalité du cadavre, simple donnée biologique, ne se saisit qu'à partir de critères scientifiques. Or, ces derniers changent avec le développement des sciences modernes et des technologies. De ce fait, la mort biologique a pour corollaire la construction que la société se fait de la mort comme construction du réel, mettant alors en perspective la mort comme un fait social. Dès lors, des anthropologues et des historiens tels que Arnold Van Gennep, Marcel Mauss, Philippe Ariès ou Louis-Vincent Thomas ont analysé, non plus la mort biologique, mais les représentations de la mort, les comportements des vivants face à elle, les rituels funéraires et les croyances s'y rapportant.

La seconde partie de l'ouvrage fait la lumière sur un glissement de l'objet d'étude qui s'est produit au cours du siècle dernier: de la mort vers le mourir. Au fil du temps, les recherches des ethnographes sur les manières de traiter avec les morts et la mort aux quatre coins du globe ont été redirigées vers nos propres sociétés. La mort étant un objet insaisissable, les spécialistes du XX^e siècle se sont alors intéressés au mourir. C'est ainsi que l'on voit apparaître les notions de tabou et de déni de la mort. Puis, les années 1980-1990 amènent de grands changements. L'épidémie de VIH donne un nouveau visage aux mourants, les soins palliatifs remettent en question l'égide de la thérapeutique par la médecine moderne, les sociétés funéraires s'ouvrent aux marchés concurrentiels et aux sociétés d'assurance. La démographie occidentale connaît des évolutions majeures: la population vieillit, l'espérance de vie s'allonge, la mortalité infantile diminue. Tout cela conduit à une remise en question profonde des liens sociaux traditionnels et révolutionne nos conduites et nos croyances à l'égard de la mort.

La dernière partie de l'ouvrage traite des enjeux contemporains de nos sociétés face à la mort et au mourir. Selon l'auteure, «la complexification du rapport à la mort affecte les pratiques» (p. 17). Les interprétations se contredisent et les discours semblent se densifier autant que se polariser. Experts, scientifiques, praticiens, thanatopracteurs, associations, tous semblent se faire un devoir d'émettre un avis sur ces transformations. Par-delà les enjeux de ces mutations et des politiques mises en œuvre, la sociologue semble distinguer une certaine cristallisation des phénomènes permettant d'entrevoir une nouvelle «normalisation du mourir».

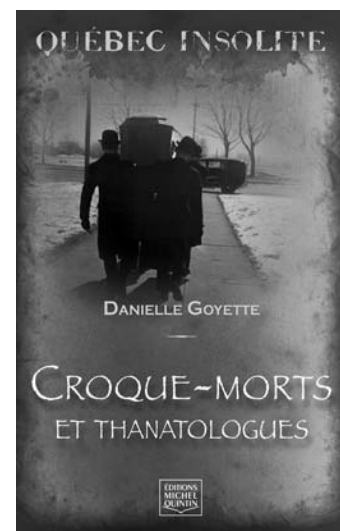
Cette lecture stimulante propose une histoire des sciences de la mort qui, soulignons-le, reste exempte de jugement à l'égard des positions et avis énoncés par les spécialistes de la mort. Les propos nuancés de l'auteure questionnent la position du chercheur. Il ne s'agit pas tant de crier au danger des dérives des cimetières virtuels ou des demandes d'euthanasie que de transmettre un savoir accumulé par d'autres et d'y contribuer en défendant humblement l'idée que «la sociologie de la mort n'a pas pour fin de statuer sur la légitimité de l'évolution des mœurs et des pratiques» (p. 13).

Gil Labescat

GOYETTE, Danielle

Croque-morts et thanatologues

2010, Waterloo (Québec),
Éditions Michel Quintin,
coll. «Québec insolite», 176 p.



Vaut-il mieux parler de *croque-morts*¹ ou de *thanatologues*? Ces deux appellations, qui semblent synonymes, n'ont pourtant pas tout à fait la même valeur.

Le premier terme, qui ressortit au registre familier, désigne selon *Le Nouveau Petit Robert* cet «employé des pompes funèbres chargé du transport des morts au cimetière». Il a abondamment nourri l'imagination populaire, trouvant sans doute l'un de ses meilleurs représentants dans le sinistre Monsieur Zaccaria Ripp, le croque-mort dans les albums de Lucky Luke, que Morris montrait constamment flanqué d'un vautour. La dénomination a de quoi fasciner par la dimension de cannibalisme symbolique (mais fantaisiste) qu'elle sous-tend. Contrairement à ce que suggère une approximation étymologique, le sens premier de *croque-mort* est «celui qui escamote le mort» et non celui dont la tâche aurait consisté jadis à «croquer l'orteil de son client pour s'assurer qu'il était bien mort²».

Curieusement, Danielle Goyette ne fait pas cette distinction. Elle situe l'apparition du mot *croque-mort* «au Moyen Âge alors qu'un volontaire, souvent le médecin du village, devait mordre fermement l'orteil d'un présumé mort afin de s'assurer qu'il avait vraiment quitté ce monde. Si le corps ne réagissait pas, le croque-mort déclarait la mort officielle» (p. 11). On pardonnera